

Une théorie affective du roman historique

Le juste milieu d'Annabel Lyon, traduit de l'Anglais par David Fauquemberg, Alto, 447 p.

Maïté Snauwaert

Numéro 249, été 2014

La littérature canadienne en question(s) ?

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/72324ac>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Spirale magazine culturel inc.

ISSN

0225-9044 (imprimé)

1923-3213 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer cet article

Snauwaert, M. (2014). Une théorie affective du roman historique / *Le juste milieu* d'Annabel Lyon, traduit de l'Anglais par David Fauquemberg, Alto, 447 p. *Spirale*, (249), 48–50.

Une théorie affective du roman historique

PAR MAÏTÉ SNAUWAERT

LE JUSTE MILIEU
d'Annabel Lyon
traduit de l'anglais par David Fauquemberg
Alto, 447 p.

Le *juste milieu*, traduction française de *The Golden Mean* paru en 2009 (Random House Canada), premier roman de l'auteure britanno-colombienne Annabel Lyon (après le recueil *Oxygen*, le livre de nouvelles *The Best Thing for You* et les œuvres pour la jeunesse *All-Season Edie* et *Encore Edie*), est un roman à la syntaxe élégante et au langage cru. Il revisite, à travers les affects changeants de la maladie mentale et l'histoire de ses états émotionnels variables, une figure culturelle fondatrice de la pensée occidentale, celle d'Aristote. En abordant le philosophe sous l'angle de la dépression, voire de la bipolarité, Lyon humanise et actualise Aristote qu'elle présente comme un être vivant et souffrant, le portraiturant dans son quotidien et son intimité autant que dans ses relations sociales. Le roman devient une démonstration d'empathie qui avoue d'ailleurs sa dette à l'égard de la philosophie morale de Martha Nussbaum. En saisissant Aristote à un moment fragile de sa vie, lorsqu'il devient, sous pression amicale et politique, le précepteur du futur Alexandre le Grand, Lyon romance le devenir de deux êtres formés et informés par leur apprivoisement mutuel, dans un portrait qui réhabilite de façon forte les humanités.

L'année de sa parution, *The Golden Mean* est le seul livre à avoir été nommé pour les trois prix littéraires majeurs qui récompensent la fiction canadienne : le Prix du Gouverneur général, le Scotiabank Giller Prize, et le Rogers Writers' Trust Fiction Prize (qu'il a remporté). Il est aujourd'hui traduit dans quatorze langues. La romancière y réussit un pari extraordinairement ambitieux : en déplaçant le roman historique vers le roman d'une vie, ou d'un épisode de vie, fragile et capital, elle dresse le portrait affectif d'un géant de la philosophie, champion de la mesure et du juste milieu, en montrant au prix de quel combat émotionnel, de quelles charges affectives, il en vint à prôner sa conception de *la vie bonne*. En choisissant le moment de sa rencontre avec le futur Alexandre le Grand, elle place ces deux figures immenses de la civilisation occidentale en relation et en contraste, les situant chacune dans un moment de transition qui découvre leur vulnérabilité : Alexandre est sur le point de sortir de l'adolescence, de terminer sa formation de soldat, et son devenir politique oscille entre celui de souverain réfléchi et celui de guerrier conquérant. Aristote, qui n'aspire qu'à retourner à Athènes afin d'y

diriger l'Académie, se voit subitement réquisitionné par Philippe de Macédoine pour parachever l'éducation de ses deux fils, qui figurent aussi les deux faces possibles du destin princier : l'un, Alexandre, lui succédera ; l'autre, Arrhidée, est handicapé mental.

Présentés à travers leur relation de sept ans, avant que leur destin ne se solidifie, Alexandre et Aristote sont mis au jour dans le bouleversement mutuel de leur rencontre. Lyon s'attarde à leur dimension d'êtres humains plutôt qu'à leurs réalisations, elle rénove l'écriture de l'Histoire en s'attachant aux émotions et aux liens, aux instants plutôt qu'au temps monumental, à l'aspect viscéral des échanges et du sentiment de soi.

RACONTER LA VIE, NON L'HISTOIRE

Le juste milieu est l'histoire affective du géant philosophique Aristote vue par le prisme de sa dimension d'être en proie à la dépression et à la bipolarité. Lyon fait le pari de partir non pas des événements historiques, des batailles et des guerres, des écrits philosophiques, mais de situations particulières, interpersonnelles, à même de révéler le minerai des vies. Elle cite en exergue à son roman cet extrait du *Alexandre* de Plutarque, dans la traduction de John Dryden : « *It must be borne in mind that my design is not to write histories, but lives. And the most glorious exploits do not always furnish us with the clearest discoveries of virtue or vice in men; sometimes a matter of less moment, an expression or a jest, informs us better of their characters and inclinations, than the most famous sieges, the greatest armaments, or the bloodiest battles whatsoever.* »

Pour atteindre cette échelle du particulier, Lyon isole un moment ténu, fragile, menacé de la vie d'Aristote et de celle d'Alexandre, un moment de seuil entre deux paradigmes qui va les dépasser pour configurer le devenir d'une civilisation, voire du concept même de civilisation en Occident. Aristote sait son temps compté pour apprendre à penser à un être que son ambition, sa puissance réelle autant que celle promise par son lignage, vont à tout moment emporter au-delà de l'être pensant et mesuré, juste, sage, qu'il pourrait devenir. C'est un moment — c'est ce qui fait la résonance et l'actualité fortes

du livre — où le savoir des humanités se voit confronté à la force du pouvoir politique et guerrier, doit lutter contre lui, à armes toujours inégales et, à vrai dire, dans un combat perdu d'avance. Aristote est dans cette position ambiguë où son enseignement, requis par le roi pour faire d'Alexandre un homme complet, se voit pourtant sans cesse relativisé par la prééminence militaire, voire même rendu subalterne : comme si le véritable enjeu se jouait entre sa forme de pouvoir — sur les esprits, sur le vivant — et celle, physique, virile, politique, de Philippe, son vieil ami et rival d'enfance. Aristote s'efforce d'enseigner la liberté — de penser, de juger, d'agir, de sentir aussi bien — et la mesure à un être qui présente, tout de suite après ses premiers combats, les symptômes de ce qu'on nomme aujourd'hui le stress post-traumatique, que le langage de l'époque désigne comme « *le cœur du soldat* ».

En abordant le philosophe sous l'angle de la dépression, voire de la bipolarité, Lyon humanise et actualise Aristote qu'elle présente comme un être vivant et souffrant, le portraiturant dans son quotidien et son intimité autant que dans ses relations sociales.

L'HOMME, DANS SES MULTIPLES DIMENSIONS

Optant pour le choix fort de la première personne et du présent, inusuels dans le roman historique, l'ancienne étudiante de philosophie, puis de droit, qu'est Lyon, convertie à l'écriture de fiction par la lecture passionnée de Martha Nussbaum, offre un portrait du philosophe en tant qu'être extraordinairement vivant et sombre, porteur de savoirs nés directement de son appréhension autant charnelle qu'intellectuelle du monde, attentif à soi et aux autres. Le souhait d'écrire des vies qui guide le roman, défait de la poussière et de la distance du passé et de la troisième personne historiques, est lisible dès l'*incipit* saisissant, qui n'est pas loin d'évoquer une *Origine du monde* à la Gustave Courbet : « *La pluie s'abat en cordes noires, cinglant mes bêtes, mes hommes et ma femme, Pythias, qui la nuit dernière était allongée sur notre couche, jambes écartées, tandis que je prenais des notes sur la bouche de son sexe, et qui pleure à présent des larmes silencieuses, au dixième jour de notre périple.* »

Ce qu'on entend résonner dans cette ouverture, c'est le parti pris du domestique, de la vie commune, de l'immédiateté sensorielle, d'un partage émotif et animal du monde, qui ouvre à la connaissance intellectuelle. C'est l'une des formes de ce juste milieu — qui résiste à la polarisation du corps et de l'esprit — qui deviendra l'une des marques de l'Occident.

Si l'on entre dans l'histoire d'Aristote *in medias res*, c'est qu'on entre directement au cœur de sa vie : intime, ordinaire, quotidienne, dans son alternance de jours et de nuits, ses relations imbriquées avec le vivant qui l'entoure, socialisé par les relations familiales. Annabel Lyon dresse la figure d'un chercheur, d'un médecin qui écorche des animaux et, sur le champ de bataille où il accompagne Alexandre, des corps humains, pour comprendre leur fonctionnement à travers tout le réseau de leur intérieur invisible. Car ce qu'il aime c'est se « *glisser à l'intérieur, derrière, au-dessous des choses, et voir ce qui, généralement, demeure invisible* ». Elle fait le portrait d'un époux, d'un oncle, d'un père, d'un maître d'esclaves qui dit considérer ceux-ci comme faisant partie de la famille, jusqu'à ce que l'une d'elles se rebelle ; celui d'un fils, élève de son propre père, d'un précepteur qui, à travers le frère aîné handicapé mental, enseigne à Alexandre l'empathie ; celui d'un sujet du roi, enfin, soumis aux fluctuations de l'estime populaire envers son origine ou bien son allégeance. Le roman est tissé de ces attachements qui tiraillent l'homme, le font souffrir ou jouir ; de ces relations particulières qui provoquent en lui colère, angoisse, jalousie ou plaisir. Mais il est encore une autre dimension, plus inattendue, à travers laquelle Lyon nous dépeint Aristote, et c'est celle de ses humeurs, auxquelles elle a fait référence en entrevue comme caractérisant vraisemblablement ce qui ne s'appelait pas encore la dépression et peut-être le trouble bipolaire.

LA MALADIE MENTALE DANS L'ANTIQUITÉ

La grande force du roman et son originalité résident dans la *voix intérieure* par laquelle nous entendons Aristote, dont l'authenticité nous touche directement : « *Mon humeur semble fragile mais supportable ; je marche au bord de la falaise, mais pour le moment je tiens encore debout.* » Ce pari audacieux de nous faire pénétrer au sein d'un univers mental que l'on imagine aussi riche, subtil, nous fait nous attacher au philosophe d'une façon peu commune dans notre lien aux figures de l'Histoire. L'interprétation romanesque de Lyon rénove radicalement la vision que nous pouvions avoir de lui : dépeint comme un enfant « *misérable, solitaire, apeuré* », fils d'un père souffrant déjà de « *mélancolie* », jouet d'« *humeurs sombres* », d'« *émotions confuses, couleur de boue* », menacé par sa « *propre noirceur* », s'avouant à lui-même le désir narcissique qui guide son enseignement : « *[j]e le confesse, j'aimerais toucher toutes leurs passions, les défroisser, les ordonner et les rafraîchir, tel un esclave lavant le linge, et les marquer de mon empreinte* ». Le penseur est redevenu un homme.

Le juste milieu, en présentant ce portrait d'humanité qui ne craint pas de frôler l'anachronisme pour nous rendre le personnage vivant, l'*actualiser* au sens fort, devient aussi une défense de tout ce qui constitue jusqu'à aujourd'hui les Humanités : le soin et l'attention portés à la santé du corps et de l'esprit, de soi et des autres, le respect et l'intérêt pour la vie commune, l'enseignement, le pouvoir du politique sur les vies individuelles. Lyon déclare avoir accordé peu d'attention au mode de vie des femmes dans son roman — projet qu'elle a entrepris depuis dans *The Sweet Girl*, traduit ce printemps 2014 chez Alto sous le titre *Une jeune fille sage* —, en raison du fait qu'elle se sentait plus proche (dans son mode de vie

de femme canadienne du XXI^e siècle, citoyenne et lettrée) du philosophe que des femmes de son entourage. Le point de vue adopté dans son roman lui fait néanmoins déplacer les catégories de la vie publique et privée, intime et sociale, et la division genrée telle qu'on pouvait l'attendre, *a fortiori* dans un roman dépeignant la Macédoine du IV^e siècle avant Jésus-Christ.

UNE GRÈCE AMÉRICAINE

L'autre surprise vient du fait que ce soit du Canada, plutôt que de l'Europe, que nous arrive une telle nouvelle visite de l'Antiquité grecque. Or, l'auteure présente une vision très peu classique, qu'on pourrait dire *américaine*, au sens continental et culturel, par son écriture physique et décomplexée, sa langue crue et charnelle. D'où le regret que la traduction ait été faite en France, publiée originalement aux Éditions de la Table ronde, plutôt qu'au Québec. Le texte de David Fauquemberg se révèle maladroit dès que le langage est cru, particulièrement dans les dialogues, mais aussi dans les séquences où Aristote s'exclame en lui-même. Or, tout le livre est écrit à la première personne et l'usage d'un tel langage franc est fréquent puisqu'il vise à incarner le personnage, à le dépoussiérer des millénaires qui le recouvrent. On ressent alors devant le texte traduit l'impression qu'on a en regardant un film américain doublé en français : un malaise devant le décalage entre la langue et le référent culturel.

Ce qui dans l'original est audacieux, voire impudent ou impudique, est aplati par la traduction qui le ramène au vulgaire, au trivial. J'en donne pour exemple ce passage : « *I spent yesterday on the carts myself so I could write, though now I ride bare-back, in the manner of my countrymen, a ball-busting proposition for someone who's been sedentary for as long as I have* », qui devient dans la gouaille parisienne : « *J'ai moi-même voyagé en charrette hier, afin de pouvoir écrire, mais à présent je monte à cru, à la manière des miens, une expérience casse-couille pour qui, comme moi, mène depuis si longtemps une vie sédentaire.* » « *Casse-couille* », et plus loin « *putain* », « *connard* » ou « *putain d'enculeur* », peut-être parce que je suis Française, me font complètement sortir de la fiction. Je ne suis plus, pour le coup, dans la Grèce antique, avec un héros qui jure en restant pourtant de son temps. Car ce ne sont plus des particularités du personnage qui me sont communiquées, ce sont des particularités culturelles — impressionnant sur le texte la situation du traducteur — qui, en raison d'un anachronisme et d'un déplacement de registre littéraire, participant de la voix du texte, m'imposent un nouvel exil linguistique. Or le Aristote *cowboy* d'Annabel Lyon n'est pas anecdotique ni comique, mais la figure centrale d'un roman profondément contemporain. †

Dans la tête des gens



PAR MARIE-ANDRÉE LAMONTAGNE

INSIDE

d'Alix Ohlin

traduit de l'anglais par Clément Baude
Gallimard, « Du monde entier », 368 p.

Psychiatres, psychologues, psychanalystes, psychothérapeutes : de l'enfance à la vieillesse, les psys sont omniprésents — soutenant à l'école, accompagnant dans le monde du travail, expertisant devant les tribunaux, glosant dans la presse (féminine ou généraliste), pérorant sur les plateaux de télévision, intervenant chaque fois, en somme, que plie le roseau humain en se croyant rompu. Des *shrinkers* dit l'anglais, par dérision. Mais à la différence des Jivaros d'Amazonie, les réducteurs de têtes modernes ne s'en prennent pas qu'à celles de leurs ennemis, et c'est le plus souvent avec le consentement monnayé de celui « qui ne tourne pas rond » qu'ils opèrent. Qui dira la violence de

l'injonction sociale « est-ce qu'on peut en parler ? », prononcée d'une voix aussi douce que sans réplique ? Que la question s'accompagne, dans un cadre domestique, d'un verre de vin tendu au muet qui résiste aux confidences ne fait qu'ajouter au terrorisme tranquille posant que tout problème trouve sa solution sur le mode confessionnel.

Je force le trait ? À peine. L'injonction et le verre de vin apparaissent d'ailleurs dans le roman troublant d'Alix Ohlin dont le titre, *Inside* (House of Anansi Press, 2012), concentre en un seul mot les méandres de la vie intérieure et tout aussi bien les tempêtes existentielles qui font rage sous les crânes.